

ENQUETES ET REPORTAGES

magazine.union@sonapresse.com

Débrouillardise : il n'y a pas de sots métiers

AU marché Mont-Bouët, il y a des activités à "en veux-tu en voilà". Du plumeur de poulet au "brouettier", en passant par le fripier et bien d'autres. Chacun s'installe dans un domaine, en devient un spécialiste et aspire soit à grandir, soit à nourrir sa famille sans plus... Une journée durant, les équipes de l'Union ont plongé dans cet univers de débrouillardise.

Line R. ALOMO
Libreville/Gabon



Au marché Mont-Bouët, il y a des activités à en veux-tu en voilà.

ILS sont jeunes. Ils sont vigoureux. La saleté ne les effraie pas. Encore moins le labeur ou les odeurs pestilentielles. Certains ne s'en rendent même plus compte tant ils s'en accommodent. Ayant intégré, dans leur quotidien, que chaque matin, ils doivent aller chercher leur pain ou celui de leur famille.

Oumou (nom d'emprunt) est de ceux-là. Cet après-midi, il est en train de découper un poulet qu'il ajoute à d'autres déjà dans un grand sachet. Il est adroit, rapide. En moins d'une minute, il a mis en pièces un poulet fermier. Là il s'apprête à les emballer. Oumou n'est pas plumeur de poulet dans la norme. Du moins pas comme on l'entend, car lui, c'est le vendeur. Sauf que son plumeur est aujourd'hui à la mosquée et les clients ne vont pas attendre. Alors il doit aller au bout du service. Dans un seau d'eau en aluminium faisant office de marmite posé sur un réchaud allumé, il trempe le poulet préalablement égorgé. Attention, avise-t-il, l'eau ne doit pas être trop chaude au risque de faire durcir les plumes ou même arracher la peau du poulet, ce qui serait inesthétique pour le client. Ensuite, il sort le volatile de l'eau, le dépose sur une plateforme, arrache avec art ses plumes, entame la coupe des griffes. En

un geste, il sort du ventre tout ce qui s'y trouve mais remet le gésier qu'il a auparavant nettoyé. Fin du processus. La prestation ainsi décrite coûte 200 francs. Au total ce sont 16 poulets que Oumou a nettoyés pour la rondelette somme de 3 200 francs.

On sait qu'il est étudiant à l'Université des sciences et techniques de Masuku (USTM) de Franceville, qu'il fait la brouette pour subvenir à ses besoins en attendant la rentrée ou les résultats d'un dossier déposé quelque part dans une administration publique ou privée. Y a-t-il des journées fructueuses ? Oui comme dans toute activité. Mais attention, ici les dépenses sont non négligeables aussi. Entre le gardiennage, le nettoyage, le droit de la place. Gagner de l'argent signifie assumer ces charges aussi. Et si Oumou est un de ces amis ouest-africains qui prêtent leur force de travail au Gabon, que l'on ne s'y méprenne point. De plus en plus de jeunes

gabonais n'hésitent pas à plonger dans cette gadoue pour y chercher leur pain quotidien. L'union en a rencontré. Même si par timidité, pudeur ou une certaine honte il s'est refusé à révéler son identité. On sait qu'il est étudiant à l'Université des sciences et techniques de Masuku (USTM) de Franceville, qu'il fait la brouette pour subvenir à ses besoins en attendant la rentrée ou les résultats d'un dossier déposé quelque part dans une administration publique ou privée.

Le jeune homme pousse les bagages des clientes aussi loin que peut le conduire sa brouette.

Il n'en est pas propriétaire. Il n'est que le locataire. Soit 500 francs la journée pour qu'elle lui permette de gagner son pain quotidien. "La journée, je peux gagner 8 000 francs, des fois, 15 000 francs."

Pour s'en sortir, il répartit en trois parties ses recettes journalières : loyer, nourriture et imprévus qu'il dépose dans les fameuses cartes aladji (pour les non-initiés, c'est une sorte d'épargne qui se fait par collecte journalière auprès de souscripteurs dont la plupart se trouvent au marché). Ainsi, chaque 24 du mois, il sait disposer de quoi payer son loyer de 45 000 francs, de la chambre

qu'il occupe dans un quartier de la capitale. Une organisation qui lui évite de mauvaises surprises, entendu que sa mère et son père sont loin.

Des exemples de petits débrouillards, il y en a à la pelle au marché Mont-Bouët, attestant ainsi chaque jour de ce qu'il n'y a pas de sots métiers, il n'y a que de sottes gens.

La question est donc de savoir pourquoi les autres ne s'en inspirent pas. À moins qu'il n'y ait pas assez de places pour tous les jeunes désœuvrés dans les marchés. Auquel cas, comment fait-on pour occuper les autres ?

Le système D nourrit son homme

L.R.A.
Libreville/Gabon

SE débrouiller permet de subvenir à ses besoins. Cela permet de s'occuper aussi, de ne pas sombrer dans l'oisiveté et bien d'autres choses pas toujours saines pour les jeunes. La preuve avec cet étudiant de l'Université des sciences et techniques de Masuku (USTM). Le

jeune homme en profite pour acquérir une expérience de vie qui lui sera assurément utile dans sa vie d'homme, de futur chef de famille. Et assure-t-il, il le fait en attendant que reprenne l'école, sinon que prospèrent les dossiers qu'il a déposés çà et là. De quoi inspirer d'autres jeunes ? Rien n'est certain. Quoi qu'il en soit, se débrouiller n'est pas et ne peut être le travail

de toute une vie. Surtout quand on se rappelle que le secteur des petits métiers n'est pas couvert par la sécurité sociale, encore moins par la Caisse nationale d'assurance maladie et de garantie sociale (CNAMGS). Mais au moins, prépare-t-il à la vraie vie, à la gestion des futures responsabilités. Alors définitivement, il n'y a pas de sots métiers.